

Jâ??ai quittÃ© Gaza. Mais je suis toujours prisonnier de la guerre.

## Description

*Jâ??ai quittÃ© ma famille Ã Shujaâ??iya, jâ??ai franchi un point de contrÃ©le de lâ??armÃ©e israÃ©lienne et jâ??ai passÃ© des semaines dans une tente Ã Rafah pour quitter la bande de Gaza. Cette dÃ©cision me hante encore.*

Par Mahmoud Mushtaha, le 20 avril 2024



Des Palestiniens fuyant les combats dans certaines parties de Khan Younis Ã Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 26 janvier 2024. (Atia Mohammed/Flash90)

Un sentiment dâ??anxiÃ©tÃ© et de colÃ¨re sâ??est insinuÃ© dans mon cÅur lorsque jâ??ai quittÃ© la bande de Gaza au dÃ©but du mois. Aujourdâ??hui encore, ici au Caire, ma conscience me tiraille : comment ai-je pu laisser ma mÃ¨re, mon pÃ¨re et mes frÃ¨res et sÅurs au milieu dâ??une telle souffrance ? Comment ai-je pu les laisser porter seuls le fardeau de la guerre, tandis que je fuyais pour me mettre Ã lâ??abri, en essayant de me sauver des Ã©clats de la [destruction](#) ?

Câ??Ã©tait une dÃ©cision difficile Ã prendre, qui dÃ©passait les limites de la [douleur et du chagrin](#). Je ne laissais pas seulement un bout de terre derriÃ¨re moi, mais mes racines, mon identitÃ© et mes proches. Mais Ã lâ??heure du choix, la nÃ©cessitÃ© de survivre lâ??a emportÃ© sur tout le reste, mÃªme si cela signifiait perdre une partie de moi-mÃªme.

Je crains que ma dÃ©cision ne devienne un fardeau permanent pour mon Ã©me si un malheur venait Ã frapper ma famille pendant mon absence. Mais en regardant en arriÃ¨re, je me trouve encore submergÃ© par le besoin de me libÃ©rer, de me reconstruire et de soigner mes [blessures psychologiques](#). Peut-Ãªtre que mon voyage nâ??Ã©tait pas seulement une tentative dâ??Ã©vasion, mais une tentative dÃ©sespÃ©rÃ©e de rÃ©parer ce qui reste de moi, de sauver ce qui peut lâ??Ãªtre ; ma derniÃ¨re chance de construire une nouvelle vie loin des bruits de la guerre. Je savais que je ne pourrais pas aider ceux qui mÃªtentourent si je ne pouvais pas dâ??abord mÃªaider moi-mÃªme.

La guerre dâ??IsraÃ©l contre Gaza dure depuis plus de [six mois](#), nous volant un peu plus nos vies chaque jour qui passe. Six mois de tueries, de faim, de peur, de dÃ©placements et dâ??existences dans la rue. Six mois qui nous ont dÃ©pouillÃ©s de tout et ont dÃ©truit notre avenir. La guerre est [Ã©puisante](#) mentalement et physiquement. Câ??est la pire chose qui soit. Une vie en guerre ne ressemble Ã aucune autre vie ; vous Ãªtes intÃ©rieurement brisÃ©, mais vous devez vous ressaisir, car ce nâ??est pas le moment de sâ??effondrer ou de se demander pourquoi tout cela arrive. Vous ne pouvez pas laisser la guerre gÃ©cher les sacrifices et les efforts que vous avez consentis pendant des annÃ©es pour construire votre avenir. Les responsabilitÃ©s qui nous incombent sont Ã©normes.

« Un membre de cette famille doit survivre après la guerre, afin que notre nom ne soit pas rayé du registre de la population », a déclaré mon père, en cachant ses larmes, lorsque je lui ai dit que j'envisageais de quitter Gaza. J'ai soudain regretté de n'avoir rien dit. Je me sentais tellement égoïste. Je n'ai pas pu terminer la conversation et je suis sorti marcher parmi les décombres du nord de Gaza. Mon cœur ne pouvait pas supporter d'entendre ma famille m'exhorter à partir et à me sauver.



Des Palestiniens marchent à Khan Younis, à Gaza, après le retrait de l'armée israélienne, le 7 avril 2024. (Atia Mohammed/Flash90)

Alors que je marchais dans les rues détruites de [Shuja'iya](#), l'air était rempli de fumée provenant des feux que les gens avaient allumés pour cuisiner, en raison du manque de gaz. J'ai regardé les visages fatigués des gens, leurs vêtements sales et leurs longues barbes, en constatant que la guerre avait tout détruit en eux. J'ai entendu les cris des personnes qui faisaient la queue pour obtenir de l'eau.

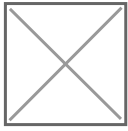
Je n'arrivais pas à me débarrasser des voix dans ma tête : « Sors, Mahmoud. Cet endroit ne t'appartient plus. » Pourquoi dois-je me lever tous les jours pour faire la queue pour de l'eau, au lieu de me rendre fidèlement sur mon lieu de travail avec ma vieille voiture ? Je veux mener une vie décente, mais cette vie nous a été arrachée. Quelle que soit la dureté de la vie en dehors de Gaza, pour l'instant, elle est certainement meilleure qu'à Gaza. Au moins, à l'extérieur, je peux me sentir comme un être humain.

## Des soldats qui exhibent leur puissance

Le 9 mars, alors que l'horloge sonnait 8 heures du matin, je me préparais à la longue marche du nord de la bande de Gaza vers le sud, afin de quitter la bande de Gaza par le point de passage de Rafah. L'obstacle imminent que représentait le passage des points de contrôle de l'armée israélienne pesait sur mon esprit. C'est le cœur lourd que j'ai fait mes adieux à ma famille, en me débattant avec les doutes qui persistaient quant à ma décision. Pourquoi s'embarquer dans ce voyage périlleux ? La réponse m'échappait, obscurcie par la sombre réalité qui s'offrait à moi, mais je me suis quand même mis en route.

La vue des drapeaux israéliens flottant au loin était inquiétante et me donnait un sentiment d'impuissance. À l'approche du point de contrôle militaire, où d'autres Palestiniens se rassemblaient égoïquement, une vague de peur et de colère a parcouru mes veines. Les images des atrocités commises par les soldats israéliens défilaient devant mes yeux. Les [histoires](#) que j'avais entendues, chuchotées à voix basse parmi mon peuple, remplissaient mon esprit d'effroi. Des histoires de violence et d'inhumanité insensées, de familles déchirées et de vies brisées par la main impitoyable de l'occupant.

La simple idée de passer devant ceux qui nous avaient infligé tant de souffrances me rongait, la peur menaçant de me consumer tout entier. Pourtant, une sombre détermination brilla en moi, me poussant à affronter les dangers qui nous attendaient. Car dans le nord, il n'y avait guère d'espoir à trouver dans les décombres de la guerre, seulement la menace omniprésente d'une mort et d'une destruction accrues à l'horizon.



Soldats israéliens du 8717<sup>e</sup> bataillon de la brigade Givati opérant à Beit Lahia, dans le nord de la bande de Gaza, le 28 décembre 2023. (Yonatan Sindel/Flash90)

En m'approchant des soldats et de leurs chars, j'ai brandi ma carte d'identité de la main droite et un drapeau blanc de la main gauche, en me tenant silencieusement debout et en priant pour un passage serein. L'un des soldats a appelé : « Il n'y a que cinq personnes qui passent à la fois. Les autres doivent attendre qu'ils passent, puis cinq autres. Vous comprenez ? »

Lorsque mon tour est arrivé, le soldat m'a regardé fixement, alors que je me tenais seul, sans famille. Il a sorti une cigarette. Je sentais le poids de son regard sur moi, signe silencieux du pouvoir qu'il détenait sur mon destin. Aurait-il de la pitié ou déchainerait-il sa brutalité, comme il l'avait fait pour tant d'autres auparavant ?

« Dites-moi votre nom complet », a ordonné le soldat, assis sur son char d'assaut. J'ai dit mon nom. Il a attendu un moment, puis m'a ordonné d'avancer et de ne pas me retourner. J'ai eu l'impression de vivre mon plus grand moment : j'avais survécu.

J'ai continué à marcher à pied pendant environ un kilomètre et demi. Le long de la route, j'ai observé un groupe de soldats israéliens qui riaient et mangeaient des chips. Une jeep militaire s'est approchée des Palestiniens qui tentaient de passer, puis a fait une embardée rapide pour les effrayer, montrant ainsi leur pouvoir sur leurs victimes.

## Le poids de la Nakba

Après quatre heures de marche, j'ai enfin atteint la ville de Rafah. J'ai été accueilli par une dure réalité qui contrastait fortement avec les images que j'avais en tête. Contrairement aux assurances de l'armée israélienne concernant l'abondance de nourriture et la sécurité dans le sud, la vie ici était extrêmement difficile. J'ai été choqué de voir le paysage dominé par des dizaines de milliers de tentes abritant des personnes déplacées, qui s'étendaient loin à l'horizon. Chaque centimètre carré était surpeuplé, sans aucun toit ni espace personnel.

Les scènes de Rafah faisaient écho aux souvenirs douloureux de la Nakba de 1948, témoignage vivant des histoires transmises par mon grand-père. Le poids de l'histoire pesait sur moi, me rappelant que nous, Palestiniens, avons été forcés de souffrir au fil des générations.



Des Palestiniens d'opplacés plantent leurs tentes près de la frontière égyptienne avec la ville de Rafah, dans le sud de la bande de Gaza, le 8 mars 2024. (Abed Rahim Khatib/Flash90)

Vivre à Rafah, c'est être immergé dans l'agitation constante d'une ville densément peuplée, qui abrite aujourd'hui plus de 1,5 million de personnes, toutes aux prises avec les dures réalités de leur existence. Chaque jour était engagé dans une compétition silencieuse pour la survie dans les limites étroites des abris de fortune, où avoir trois mètres d'espace autour de sa tente était un luxe que peu de gens pouvaient s'offrir.

J'ai campé à la limite de la frontière égyptienne. Chaque matin, les fils barbelés qui encerclaient la zone me rappelaient brutalement que j'étais d'opplacé ; j'avais l'impression de me réveiller dans une vaste prison. Les nuits étaient glaciales et la pluie ne faisait qu'exacerber des conditions de vie déjà désastreuses. Je luttais pour empêcher l'eau de pluie de s'infiltrer dans ma tente fragile, tandis que le soleil brûlant rendait la journée insupportable.

N'ayant aucun moyen de me procurer des vêtements supplémentaires et n'ayant nulle part où chercher du répit, ma situation devenait de plus en plus désastreuse. Même les abris collectifs étaient surpeuplés et je n'avais d'autre choix que de partager une tente minuscule avec un ami.

Les jours se sont écoulés en semaines alors que j'attendais des nouvelles de mon départ autorisé, chaque moment passant tant chargé de peur et d'inconfort. Pendant 33 jours angoissants, je n'ai même pas pu prendre une douche pour rafraîchir mon corps épuisé. Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, mon anxiété augmentait, aggravée par la menace d'une invasion terrestre israélienne à Rafah. Enfin, j'ai pu franchir le point de passage.

Aujourd'hui, en Égypte, j'ai beau essayer de m'immerger dans ma nouvelle vie, les souvenirs de mon passé à Gaza restent vifs. Le spectre des six derniers mois de guerre me hante sans relâche, me rappelant la famille que j'ai laissée derrière moi pour affronter les périls de la guerre. La pensée de mes amis et des personnes qui me sont chères me fait ressentir une culpabilité paralysante. Je suis terrifié chaque fois que j'apprends qu'un bombardement a eu lieu à Gaza. Je me précipite pour prendre des nouvelles de ma famille, mais elle ne peut pas toujours appeler à cause de la panne d'électricité, et j'attends parfois des heures, voire des jours, pour obtenir une réponse. Physiquement, j'ai survécu. Mais émotionnellement, je suis toujours prisonnier de la guerre.

**Mahmoud Mushtaha** est un journaliste indépendant et un militant des droits de l'homme basé à Gaza.

Source : [+972](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date crĂ©e  
2024/04/22